

## Book Reviews

Sarah B. Lynch. *Elementary and Grammar Education in Late Medieval France, Lyon, 1285-1530*. Amsterdam : Amsterdam University Press, 2017. 190 p.

Le travail très sérieux qu'a fait Sarah B. Lynch en voulant recréer l'univers éducationnel des niveaux primaire et secondaire au Moyen Âge est plutôt ardu parce qu'il reste, comme l'avoue l'auteur d'entrée de jeu, très peu de traces de cet univers-là. Les sources primaires concernant l'éducation au Moyen Âge ont surtout pour objet l'éducation supérieure et les universités. Or, l'auteur s'est donné le pari ambitieux de reconstruire la *communauté éducationnelle* plutôt obscure de la ville de Lyon entre 1285 et 1530. Son travail, fort bien structuré, s'organise autour de deux questions principales : comment les écoles étaient-elles organisées et administrées dans cette ville durant la période donnée (chapitre premier) et comment les éducateurs et les élèves formaient-ils le *système scolaire* naissant (chapitres deux et trois) ?

Avant de s'engager dans le vif du sujet, l'auteur précise deux choses. D'abord que le concept de *système scolaire* est assez problématique au Moyen Âge puisqu'aucune autorité centralisatrice n'imposait de décisions éducationnelles à personne, même si le chapitre de la cathédrale Saint-Jean et le conseil municipal lyonnais essayaient déjà de se constituer en autorité centrale en choisissant directement certains professeurs et en octroyant des licences d'enseignement. L'auteur précise ensuite que les termes de *niveau primaire et secondaire* (primary school et grammar school) ne sont pas à entendre selon leur acception moderne. Même si les objectifs de ces niveaux respectifs étaient assez clairement définis à l'époque, les divisions entre les niveaux étaient plus relâchées qu'elles ne le sont aujourd'hui : « The same teachers in the same classrooms could have introduced their youngest pupils to their ABC and read Seneca or Terence with their older charges, who themselves occasionally took over as informal tutors to their more junior peers. » (p. 11)

Dans le premier chapitre, Sarah B. Lynch se penche sur l'administration et l'organisation des écoles à Lyon. Elle fait remarquer que quatre instances s'occupaient, à un niveau ou un autre, de l'organisation de la communauté éducationnelle au Moyen Âge : l'Église, le seigneur, les gouvernements municipaux et les collèges ou universités. Comme il n'y avait ni université ni seigneur particulièrement puissant à Lyon au quatorzième et quinzième siècle, l'administration scolaire relevait donc de l'église et du gouvernement municipal. Dès le douzième siècle, le chapitre de la cathédrale Saint-Jean a tenté de contrôler, par l'entremise de son *magister scholarum*, toutes les formes d'enseignement se donnant dans la ville de Lyon, sans trop de succès toutefois. À partir des quatorzième et quinzième siècles, le conseil municipal de la ville a commencé à jouer un rôle plus accru dans l'administration scolaire, surtout en nommant des professeurs. On pourrait même dire, selon Sarah B. Lynch, qu'un esprit de compétition animait parfois ces deux entités.

Le second chapitre s'intitule *Teachers in Lyon*. On y apprend que le concept même de professeur aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> était plutôt *fluide* puisque les professeurs appartenaient à toutes les catégories sociales imaginables : autant des hommes que des femmes, parfois éduqués, parfois ignorants, qui pouvaient être riches ou pauvres et qui étaient souvent respectés mais parfois ostracisés. Le chapitre se divise en trois parties. On apprend d'abord qu'à Lyon, la plupart des professeurs de l'école de la cathédrale Saint-Jean semblaient être d'anciens étudiants de cette même école. L'auteur démontre ensuite clairement que tous les professeurs n'étaient pas considérés égaux dans cette vieille école de chant dont la fondation remonterait au VI<sup>e</sup> siècle. Ils étaient organisés selon une hiérarchie claire répartie en quatre niveaux. Un noble occupait habituellement le poste

plutôt honoraire de chancelier, le *scolasticus*. Venaient ensuite le *magister chori* qui embauchait les professeurs et le *vicemagister chori* qui faisait office de directeur d'école dirigeant des professeurs de chant et de grammaire, les *manicantant* et les *magister grammaticae*. Quant au statut économique des professeurs, bien que peu de documents nous informent à ce sujet, deux conclusions s'imposeraient : d'abord que les mieux payés d'entre les professeurs étaient soit ceux qui occupaient le haut de l'échelle hiérarchique, soit ceux avaient des liens directs avec le conseil municipal lyonnais, en enseignant, par exemple, aux enfants des magistrats. Le chapitre se clôt sur une étude de cas où on suit la carrière, relativement bien documentée pour l'époque, de Jose Badius Ascensius.

Le troisième chapitre s'intéresse aux étudiants. Bien que l'auteur souligne qu'il est en général très difficile de faire l'histoire des enfants avant le XXe siècle, puisqu'ils n'apparaissent guère en tant que sujet que dans la littérature prescriptive, elle tente de répondre à quelques questions les concernant : qui étaient-ils, où étudiaient-ils et qu'apprenaient-ils ? L'apprentissage principal était celui de la lecture. Les enfants du niveau primaire apprenaient d'abord à déchiffrer les lettres de l'alphabet inscrites sur des tablettes de bois (*hornbooks*), ils apprenaient en second lieu à relier les syllabes aux sons. Venaient ensuite la récitation des prières et celle des psaumes. Le recours au chant était aussi, semble-t-il, obligé durant tout le Moyen Âge. On suppose que la plupart des élèves savaient couramment lire le latin à la fin du cycle primaire. Pour ce qui est de l'écriture, il en allait toutefois autrement : « Learning to write, normally a part of elementary schooling in the modern era, was not always a feature in the medieval little school. Writing and learning to write were conceived quite differently. Rather than a natural part of acquiring literacy, they were seen as a manual activity and not an academic one. » (p. 111) Une autre grande différence sépare l'enseignement médiéval de l'enseignement moderne, soit le rôle joué par l'*édifice* scolaire : « The most important thing to keep in mind is that the school or *scola* was a collection of participants, teachers and pupils, and not necessarily a dedicated physical place. » (p. 120) Les enseignements se donnaient donc autant, dépendant du statut social des uns et des autres, à la maison de l'élève, dans la résidence du maître ou même dans des édifices religieux. Et qui donc étaient les élèves qui composaient cette *scola* ? Ils parvenaient, on s'en surprendra peut-être, de toutes les strates socio-économiques de la société médiévale : autant les enfants nobles que ceux des marchands et artisans des villes et que ceux des paysans des campagnes. Savoir lire était perçu comme un avantage manifeste par tous pour des raisons similaires : l'avancement social et économique.

Sarah B. Lynch conclut en présentant une image visuelle qui nous oriente vers un constat clair et net à propos du monde de l'éducation à Lyon entre 1285 et 1530 : « Those who engaged in schooling, as teachers and as pupils, could be seen every day in Lyon: at church or at recess from classrooms scattered throughout the neighbourhoods of the city. Education was seen as a necessity from some, but it was desired by many. It was valued as a means of advancement towards intellectual and material prosperity, both for the individual pupil and the community as a whole. Elementary and grammar education mattered a great deal in Lyon and beyond, and indeed flourished in the later Middle Ages. » (p. 157)

Jean Wilson

Université Sainte-Anne

\*\*\*

Mariñez, Sophie. *Mademoiselle de Montpensier: Writings, Châteaux, and Female Self-Construction in Early Modern France*. Faux Titre: Études de Langue et Littérature Françaises 416. Leiden: Brill, 2017. 219 p. + x.

This fascinating study sheds light on the little-known accomplishments of one of the most important members of the nobility from *le siècle de Louis XIV*. In the introduction, Mariñez situates Mademoiselle de Montpensier (1627-1693) in the history of female authors who established agency for women, the most influential for Montpensier being Christine de Pizan, the author of *The Book of City of Ladies* (1405). Like Pizan, who created a feminist utopia based on female virtue, Montpensier promoted independence and greater respect for women. The author clearly shows that although Pizan and others influenced Montpensier's approach to "self-construction," she stands out for several reasons: the physical (multiple residences), social (courts independent from that of the royal family), and literary (in her memoirs and numerous other writings) spaces she constructed represent a bold departure from her predecessors.

In her first chapter, "Building Subjects: Women and Buildings in Early Modern France," the author provides a survey of architectural projects commissioned by early modern women, highlighting the objectives of such female patrons. Select female members of the elite attempted to redefine gender norms and empower women through the artistic and architectural projects they either authored or commissioned. Such participation in the public sphere was a type of power play meant to offset a male-dominated world. The Renaissance queen Anne of Brittany (1477-1514), for example, affirmed the independence and dignity of women through her architectural patronage in relation to the *château* of the Dukes of Brittany, where one can still see the "heraldic symbols" (28) of her family and imagery affirming her authority over her duchy. Diane de Poitiers, Duchesse of Valentinois (1499-1566), on the other hand, used architectural motifs associated with the goddess Diana for her home, the *château* of Anet, to highlight her special relationship with the French king Henry II. The residence displays symbols that emphasize not only her independent identity but also her power over other males, including her lover the king and her deceased husband.

In the following chapter, "Building and Writing: Strategies of Self-Construction," Mariñez convincingly shows how Montpensier carved out a space for her identity in her memoirs and building projects upon her exile in 1652 for participating in *La Fronde*. The duchess used both to cope with her isolation, her lack of a maternal role model, and the conflicts she had with the males and male-dominated institutions in her life. Her writings and projects are atypical of a participant in *La Fronde*, however, because she uses them to assert her identity and authority as a noble woman of high rank and talent. Like her self-avowed ideal mother figure, Marie de' Medici who designed the Luxembourg Palace to reflect her identity and importance, so did Montpensier with Saint-Fargeau (where she spent her first exile), which she transformed into a modern *château* appropriate for someone of her rank replete with many visual manifestations of her family shield, monogram, and other symbols of her prowess.

In the subsequent chapter, "Against or For Marriage? Reconfiguring Freedom and Power," the author analyzes Montpensier's changing stance towards marriage: from a realistic view towards the institution as it was, to the resolute position that a woman has the right to remain unmarried, and finally to the belief that a woman can choose the mate best suited for her. The tension between Montpensier and matrimony mirrored her strained relationships with her father, Gaston, who failed in securing her an appropriate spouse, and the king of France, Louis XIV, whom she betrayed during the Fronde (leading to her first exile) and whose marriage proposals she rebuffed, ultimately leading to her second exile in the 1660s when she refused to marry the king of Portugal. It is in

spite of the shadow of male dominance that she continually attempted to sculpt her own identity. In reaction to Louis XIV's imprisonment of her intended husband, whom he rejected because of his low social station, she once again designed her own residence after her own ideals, this time outside of Paris near the Seine, the Château of Choisy-le-Roi. At that time, in the late 1670s, she also resumed writing her memoirs.

In the final chapter, "Building Fictive Worlds," Mariñez examines Montpensier's four fictional works, two of which serve to ridicule specific people attempting to transcend their social rank, the other two being utopian-like texts that paint ideal female societies free from the whims of male tyranny. Mariñez does a very solid job here of providing a well-balanced appraisal of these works, where the condescending attitude of Montpensier is more than off putting in her depiction of *arrivistes* and her borrowings from the likes of Mme de Scudéry are fairly evident.

This well written monograph is an original and much needed contribution to scholarship on this neglected author and socialite. Montpensier mirrors the *zeitgeist* of Louis XIV's reign but at the same time transcended her period in her view of women's relationship to marriage, art, architecture, and sociability. The reader will find a wealth of information here on every aspect of the classical period, as it relates to a unique personality and if not a feminist of the modern mold *avant la lettre*, someone who at least promoted the dignity women as she could, using the resources she had at her disposal.

Michael Mulryan

Christopher Newport University

\*\*\*

Zanone, Damien (dir.), « *La chose de Waterloo* ». *Une bataille en littérature*, Leyde : Brill et Rodopi, 2017, 268 p.

S'inscrivant dans le cadre du bicentenaire de l'ultime défaite de Napoléon, ce collectif regroupe les contributions d'un colloque qui a eu lieu les 18, 19 et 20 juin 2015 au Palais des Académies de Bruxelles. Les échanges entre « la chose de Waterloo » et la littérature se trouvent, comme le laisse présager le titre, au cœur des questions abordées par les spécialistes contributeurs de cet événement commémoratif. Comme l'explique Damien Zanone dans l'introduction au recueil, il s'agit non seulement de constater ce que Waterloo a pu apporter à la littérature – ce que la bataille a provoqué comme innovations dans le domaine des lettres – mais aussi de concevoir en quoi le littéraire a permis de penser autrement cette tragédie humaine et celles qui allaient suivre, en tentant de trouver les mots justes et en adoptant des perspectives uniques pour mieux s'expliquer une réalité terrifiante. Les seize chapitres de livre réunis par Zanone, qui équivalent à autant de contributions, font de l'ouvrage un lieu où les points de vue se répondent, s'entrechoquent souvent, pour mettre au jour ce qu'a été finalement cette bataille du 18 juin 1815 : un événement traumatique, certes, et qui ne se laisse finalement entrevoir que par « la somme de tous les discours qui le recouvrent » (p. 1), pour rejoindre les conclusions de Merleau-Ponty dans sa *Phénoménologie de la perception*.

La question du *Comment voir ?* se pose d'emblée puisqu'elle permet l'établissement d'un dialogue entre les différentes pistes de réflexion proposées par les auteurs du collectif. D'ailleurs, l'autorité narrative est tour à tour accordée aux auteurs consacrés, ayant eux-mêmes fait usage de prouesses narratives ou poétiques dans leurs œuvres dédiées à la bataille de Waterloo, puis aux témoins plus directs du conflit qui, tout en réalisant un travail de dramatisation et de construction dû à leur sensibilité propre, ont comme point commun d'aspirer à la justesse historique. Dans cette optique, des témoignages tels ceux du lieutenant Martin et d'Alexander Cavalié Mercer ont été abordés dans nombre d'articles (Lyon-Caen, Zanone) et permettent d'aspirer au « degré zéro de la perception » (p. 48), pour reprendre l'expression de Boris Lyon-Caen, et ce,

grâce à l'évocation de la parole d'hommes et de femmes qui y étaient. Lady de Lancey campe, dans son autobiographie rédigée sous forme de pseudo-journal, une posture de témoin paradoxale et des plus intéressantes dans le cadre de cet ouvrage. En effet, bien qu'elle ait la possibilité de témoigner à distance du drame de Mont Saint-Jean, elle se terre dans un refus de voir et d'entendre. Si on lit avec grand intérêt la réflexion de Nathalie Saudo-Welby sur ce « témoignage » autobiographique de lady de Lancey, on constate toutefois que la place réservée aux auteurs canoniques demeure importante : les articles consacrés au récit globalisant de Victor Hugo dans *Les Misérables* (Dufour, Hovasse, Millet, Neefs, Savy) ; à celui, focalisateur et subjectif, de Stendhal dans *La Chartreuse de Parme* (Mariette) ; à l'impossibilité d'une traduction littéraire de la bataille pour Balzac (Del Lungo) ; au regret confié par Chateaubriand dans ses *Mémoires d'outre-tombe* de n'avoir pu entendre que des bruits de canons lointains (Zanone), permettent sans contredit de mettre l'accent sur la complexité d'un tel travail de représentation et de souligner la perspicacité de ces écrivains qui ont su inscrire Waterloo dans l'histoire littéraire. D'autres auteurs moins reconnus aujourd'hui font aussi l'objet d'études, ce qui a comme effet corollaire d'élargir le champ d'analyse. Les contributions traitant d'Edgar Quinet (Largeaud), auteur polyvalent dont les réflexions ont principalement pris la forme de récits de souvenirs et de visites, ou de Casimir Delavigne (Seth), poète contemporain à la bataille, ajoutent de nouvelles perspectives à la problématique de Waterloo vue par les écrivain.e.s des XIX<sup>e</sup>, XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles.

La diversité culturelle des poètes et des auteurs dont les œuvres sont examinées dans les pages du collectif constitue un aspect résolument original quant à la vision qui se dessine de *La chose de Waterloo*. Si le terme même de *Waterloo* pose problème dans la versification francophone, comme l'explique Catriona Seth, il s'est au contraire tôt imposé dans la poésie anglaise, notamment sous la plume de Robert Southey, de Walter Scott, de Wordsworth et de Byron qui ont, chacun à leur manière, investi la bataille de 1815. Puis, ce sont des enjeux politiques plutôt que linguistiques qui ont inspiré Prudens Van Duyse, auteur d'une œuvre poétique marquée par le patriotisme et acclamée de son vivant. Michael Rosenfeld explique que ce poète néerlandais voit tout d'abord en Waterloo un événement fédérateur entre les nations naissantes des Pays-Bas et de la Belgique, mais qu'il constate amèrement, lors de la Révolution belge de 1830, l'échec de l'unification escomptée. La diversité géographique n'est pas le seul élément qui distingue les écrits analysés dans le collectif ; la distance temporelle permet de prendre conscience de l'évolution diachronique de la bataille de 1815 et d'en constater le réinvestissement dans des œuvres du XXI<sup>e</sup> siècle. En ce sens, Pierre Schoentjes et Alain Vaillant abordent la question du mensonge de la guerre glorieuse qui, avec des caractéristiques telles que le désarroi et l'incompréhension parsemant déjà la littérature de Waterloo, a connu son paroxysme lors des déboires de la Grande Guerre. Tiphaine Samoyault, pour sa part, utilise les exemples de Jean Rolin et de Pierre Michon pour faire retentir les échos de 1815 sur la littérature contemporaine, exposant ainsi l'avènement d'une « politique des vaincus » (p. 238) et l'impossible finalité de ce champ de bataille littéraire.

La réflexion sur les idées d'auteurs et de poètes issus de contextes historiques et culturels différents constitue sans aucun doute la force du travail de commémoration qu'est « *La chose de Waterloo* ». *Une bataille en littérature*. Le dialogue qui s'instaure ainsi, d'une partie à l'autre du collectif, entre auteur.e.s, œuvres, genres littéraires et chercheur.e.s de divers horizons font de la bataille de Mont Saint-Jean une source inépuisable d'images, d'émotions et de controverses.

Sarah-Jeanne Beauchamp Houde

Université de Montréal

\*\*\*

Edgington, Erin E. *Fashioned Texts & Painted Books: Nineteenth-Century French Fan Poetry*. University of North Carolina Press, 2017. 209 p.

Edgington's study privileges the literary function of references to material culture over the more common reliance on frequency as a measure of their significance, offering a systematic analysis of a fashion accessory that takes into account not only its social dimensions but also its aesthetic contributions (16). Far more than a simple accessory, the fan was, for a surprisingly long period of time, at once art object, textual object, and social object, the point of convergence for a vast range of dichotomies: East/West, feminine/masculine, timeless/ephemeral, valuable/sentimental, fashion accessory/art object, textual/visual (197).

Part I offers a comprehensive history of the fan that delves into its cultural implications in the late nineteenth- and early twentieth-centuries in the context of fashion, female sexuality, and *japonisme*. Edgington draws heavily on Octave Uzanne's *L'Éventail* (1882) and other fan histories, gives an overview of representations of fans in the work of Impressionist and Post-Impressionist artists—a subject she claims has been virtually ignored by art historians (52)—, and analyzes its communicative function. A brief discussion of Proust's prose poem, "L'Éventail," allows for a nice transition from the contextual part one to what she calls the "more properly analytical parts two and three" (17).

The second section, on Mallarmé, focuses on his series of occasional poems inscribed on fans and known collectively as the *éventails*, texts which reveal the poet's keen interest in the fan's symbolic and plastic qualities as well as his conviction that the folding fan in particular represents an ideal book form (17). Edgington's discussion flows seamlessly from the connections between Mallarmé's fashion writing (in the short-lived journal, *La Dernière Mode*) and the *éventails* to close readings of the three longest poems ("Éventail de Madame Mallarmé," "Autre éventail de Mademoiselle Mallarmé," and "Éventail de Méry Laurent") and finally to the influence of the *éventails* on the *sonnet en -yx* and "Un Coup de Dés." Her treatment of the latter is one of the book's highlights, as Edgington likens the "typographical" irregularities of the fan texts to the typographical innovations of "Un Coup de Dés" (132), posits that both are read "over the course of a series of fleeting glances and deeper, searching looks" (in the case of fan poems, from the perspective of the dedicatee or that of a casual observer who catches a glimpse of the text) (134), and, most intriguingly, imagines Mallarmé's innovative text as "one long fan poem" (133).

In the final section, Edgington turns to the 172 poems in Claudel's final, definitive edition of *Cent Phrases pour éventails*, several of which were calligraphed on fan leaves. Edgington argues for Claudel's poetry as a natural offshoot from that of Mallarmé, then explores the dynamic between close readings of selected *phrases* and analyses of the accompanying visual paratexts and that between the collection and concrete poetry (18). While intent upon pinpointing similarities (both poets emphasize breath and wind; both "make visible to the reader their respective experiences with poetic composition" [150]) and differences (Claudel moves beyond associating the fan with fashion and the feminine [145] and often avoids using the term *éventail* even though the object remains "the driving image for the work" [161]) between the two poets' texts—both of which have only recently been exhibited in France—Edgington is adamant about avoiding "a reductive analysis that posits Claudel's work as a simple continuation of Mallarmé's poetic practice" (145). Thus Mallarmé's inscriptions—sometimes shaky, unlike his normally impeccable penmanship, due to the uneven surface of the fan leaves—are juxtaposed to Claudel's calligraphy (along with custom woodblock prints and kanji selected and calligraphed by others).

Edgington's book is also a treasure trove of interesting facts: the three major groups of fans are fixed-screen, brisé, and folding; turn-of-the-nineteenth-century women carried tiny fans called *imperceptibles*; the folding fan called to mind not only butterflies but female genitalia; in 1888, 2,442,478 folding fans and 129,446 fixed-screen fans were imported into France; lovers used fan languages to communicate messages, from the coquettish to the salacious; World War I marked the endpoint for the fan as an everyday accessory; a two-quatrains *éventail* by Maupassant that makes fun of the entire subgenre promises to fetch between 25,000 € and 30,000 € at auction.

Given the importance of the visual aspects of both fans and poems, it is regrettable that the book features only two images: a somewhat blurry one of the fan on which Mallarmé's "Autre éventail de Geneviève Mallarmé" is inscribed, and a repeat of the one gracing the book's cover, Whistler's *Arrangement in Flesh Colour and Black: Portrait of Théodore Duret*. Would that the text of at least some of the poems under scrutiny also have been included, especially since Edgington insists on concision as one of the fan poems' trademark features. It is ironic that the only poem cited in full (other than some of Claudel's individual *phrases*) is the one by Maupassant which satirizes fan poetry. As for the editing, there are a few typos and an overabundance of "indeed"s in the text. Those issues notwithstanding, *Fashioned Texts and Painted Books* is an important, meticulously researched book written in dense but limpid prose, one whose close analyses themselves are little gems, and one whose argument that fan poetry "ought not to be dismissed as a minor occasional subgenre at the margins of literature and art on the basis of its various sociocultural associations, but rather analyzed in context along with its plastic paratext" (197) could not be more convincing.

Hope Christiansen

University of Arkansas

\*\*\*

Millet-Gérard, Dominique. *Le Tigre et le Chat gris. Vingt études sur Léon Bloy et Joris-Karl Huysmans*. Paris : Garnier, 2018. 455 p.

Le grand espoir des écrivains inactuels – c'est-à-dire de ceux qui se situent à contre-courant, ou « à rebours » de leur époque – est d'être enfin vengés par la voix de l'avenir. Arrivés presque au bout de la deuxième décennie du deuxième millénaire, et « l'accomplissement imminent des prophéties de la Salette » (139) ne s'étant pas concrétisé, et n'ayant – même pour le plus traditionaliste et obstiné des vrais croyants – aucune chance de l'être avant que la fin éventuelle de la planète ne soit annoncée par Twitter, plutôt que par la trompette du jugement dernier, on peut estimer (soyons catégorique : sans aucune chance d'être contredit) que Léon Bloy s'est trompé sur toute la ligne. Et on ne se réfère pas seulement à sa « pensée paraclétiste » (140), si classique de la fin d'un siècle où raison et remontées superstitieuses se livraient des combats théâtraux, mises en scène artificielles où gagnait régulièrement celui que le choix de l'écrivain avait désigné à l'avance. On peut sourire, à notre époque de remise en question revendicatrice des certitudes de naguère, de l'obstination de Bloy à vouloir qu'on béatifie Christophe Colomb, « Porte-Christ » mâtiné de Saint-Esprit, plus associé maintenant au génocide des autochtones qu'à la conversion soi-disant « nécessaire » des millions d'incroyants censés n'avoir fait qu'attendre les curés-guerriers qui ont débarqué dans son sillon. Et on serait excusé de se demander comment un stylisticien aussi exigeant a pu se farcir les lectures nécessaires pour ensuite démolir allégrement, avec sa « critique de l'exécration » (206), la littérature apologétique catholique du XIXe siècle, monument d' inanité et de bêtise conjuguées. Mais on peut se réjouir, si on aime la langue et ce qu'on peut faire avec elle, que de tels sujets aient donné au « mendiant ingrat » l'occasion d'exercer son ironie cynique, de pester et de tonner contre la médiocrité – fût-ce au nom

d'un délire mystique qui n'appelle le respect que par sa cohérence. Comme l'auteur le remarque justement, « Tout le paradoxe bloyen consiste à dire l'indicible » (102), et c'est dans cette bataille avec les mots – ou pour rester dans son domaine à lui, avec Le Mot – qu'on peut encore trouver plaisir à reconstituer le parcours de ce croyant intransigeant, sorte de Taliban du catholicisme, dont (heureusement) la langue aiguisée était la seule arme. On sera donc gré à Dominique Millet-Gérard, admirateur clairement inconditionnel, d'avoir fait revivre pour nous certaines des obsessions de cet écrivain hors normes. On lit avec plaisir et profit des études telles que « La tentation latinisante chez Léon Bloy », « Sodome et les anges », ou encore « “Littérature guenilleuse” et “éclairs magnifiques” ».

La deuxième partie de l'ouvrage, consacrée à Joris-Karl Huysmans, examine en ordre chronologique la production de l'auteur, ces romans qui s'inscrivent tous « entre une arrivée et un départ » (237). On peut ainsi reconstituer – avec l'absence cependant remarquée de *À rebours* – la transition soufferte et au fond jamais complétée de cet élève de Zola, du naturalisme à quelque chose d'autre, une littérature au service de la foi, un « réalisme surnaturel » (315) imbu de pessimisme esthétisant, de misogynie, d'obsessions. On va ainsi de *En Rade*, roman partagé entre syphilis et rêverie, « maladie du corps et maladie de l'âme » (251), au célèbre et controversé *Là-bas*, dont l'auteur analyse la scène bien connue de la messe noire, où se mêlent sacré et obscénité, parodie et « goût pour la mystification » (262). Suit une lecture de *En route*, roman dont le but aurait été d'aider à « restaurer un authentique art chrétien » (273), puis de *La Cathédrale*, lieu de confrontation d'un « héritage composite », naturaliste d'essence, où le « choix du mot propre, précis » (311) n'exclut pas des audaces stylistiques. Et le tour guidé se termine avec *L'Oblat*, œuvre dans laquelle l'auteur identifie, avec l'attention perspicace qui est évidente tout au long de l'ouvrage, « seize emplois de l'adjectif ‘moderne’ – autant que de chapitres ! » (334). Une section finale, « Rencontres et influences », met en parallèle Huysmans et Walter Pater, Louis Massignon et d'autres.

Ces diverses analyses aident à cerner la complexité du projet littéraire huysmansien, en équilibre instable entre écriture artiste et utilisation délibérée et systématique d'archaïsmes qui se transforment en signes pervers de modernité esthétique. Citant une description du héros de *En Route* (298-9), porte-parole transparent de l'auteur, Millet-Gérard nous montre un Huysmans « encore trop homme de lettres pour faire un moine et cependant déjà trop moine pour rester parmi les gens de lettres », comme une sorte d'Aramis fin-de-siècle, tiraillé entre vocation ecclésiastique et carrière de mousquetaire, les belles duchesses en moins.

On l'aura compris : Millet-Gérard nous propose ici deux livres en un seul, un seul chapitre tentant de faire le lien entre les deux auteurs étudiés. Mais le voisinage temporel, esthétique et idéologique justifie largement qu'on les traite de pair, et qu'on passe de la rage de Bloy au pessimisme de Huysmans au sein du même volume. Un auteur plus tardif, mais porteur d'une sensibilité proche, a affirmé : « Pour la plupart il faut que religion et politique se composent, se compensent. La religion ne l'emporte que comme une démarche ultime, pour quelques outranciers.<sup>1</sup> » Nous en avons ici deux.

Comme pour tous les ouvrages composés d'une collection d'articles précédemment parus ailleurs (sur une durée de plus de 20 ans dans le cas de celui-ci), des répétitions viennent émailler les analyses. Mais c'est aussi leur retour qui permet de mettre en lumière l'approche du critique, et de mieux comprendre ce qui constitue pour lui l'essentiel de ces deux écrivains, que même une époque telle que la nôtre, où l'irrationnel

---

1 Drieu la Rochelle, Pierre. *Histoires déplorables*. Paris : Gallimard, 1963, p. 52.



reprend avec prépotence les devants de la scène, se gardera bien de ressusciter. Ce qui, on peut en être sûr quoi que l'on pense de leurs idées, certifie de leur intérêt.

Vittorio Frigerio

Dalhousie University

\*\*\*

*Nouvelles antillaises du XIX<sup>e</sup> siècle. Une anthologie.* Présentation de Barbara T. Cooper avec la collaboration de Roger Little. Paris : L'Harmattan, Collection Autrement Mêmes, 2017. 296 p.

L'anthologie présentée par Barbara T. Cooper répond aux exigences de la collection Autrement Mêmes de l'Harmattan dans la mesure où elle met à la disposition du grand public des textes généralement inconnus puisque introuvables sauf dans des bibliothèques spécialisées ou des collections privées. Bien que cet ouvrage réunisse dix nouvelles qui traitent de différents sujets et se passent un peu partout dans le monde transatlantique (en France, à la Martinique, à la Guadeloupe, à la Jamaïque, à Saint-Vincent, au Porto-Rico et à la Barbade) et dont les auteurs sont hommes et femmes (sélectionnés de façon presque égale), chacune aborde à son tour « des relations difficiles entre Noirs et Blancs, le poids des préjugés et les méfaits du système colonial » (xxii).

Organisé autour de trois grands thèmes – « L'Amour en noir et blanc », « Histoires et Histoire », « Rivalités et revanches » –, cet ouvrage nous donne l'occasion de découvrir des textes publiés dans la presse périodique française et parfois en traduction dans la presse étrangère entre 1826 et 1848, « date », nous rappelle Cooper, « de l'abolition définitive de l'esclavage en France » (vii). L'intelligence du choix de l'époque, des auteurs et des nouvelles est sans doute la force de ce travail bien soigné. Et comme toute bonne édition critique, celle-ci inclut des textes originaux reproduits dans leur totalité ainsi que des notes informatives adressées au lecteur sur l'époque, les auteurs, les personnages historiques et d'autres textes phares comme *Ourika* (1824) de Madame de Duras. Le lecteur trouvera en outre une bibliographie sélective signalant la source des dix nouvelles présentées, d'autres récits des auteurs choisis sur des thèmes apparentés, d'autres textes du même genre et de la même époque et, enfin, des sources critiques de nos jours.

Même si les auteurs sont limités à des blancs ayant tendance à représenter les Antilles de manière quelquefois romancée – caractéristique dont Cooper est d'ailleurs fort consciente –, elle souligne dans sa conclusion qu'une « critique du racisme et du colonialisme est néanmoins présente dans tous les textes » faisant partie de son recueil (xxiii). Selon elle, c'était « grâce au développement de la presse et de l'édition » que les textes de cette anthologie aussi bien que d'autres qui leur ressemblent ont pu atteindre « un public substantiel et divers » (xxiii), sans pour autant minimiser l'influence du racisme dit scientifique déjà en germe au moment du décret d'abolition de l'esclavage de 1848. Les étudiants comme les spécialistes (caribbéanistes, post-colonialistes, dix-neuviémistes et francophonistes) porteront certainement un vif intérêt à cet ouvrage.

Jennifer Howell

Illinois State University

\*\*\*

*Études françaises* 51.3. « La corde bouffonne. De Banville à Apollinaire ». Presses de l'Université de Montréal, 2015.

As the title of this issue of *Études françaises* suggests, the editors propose a coordinated study of comic verse in France from the mid nineteenth century to the early twentieth century. The introduction provides a theoretical framework and a brief panorama of the evolution of poetic practice and of the individuals who courted the Dionysian muse. In

the articles that follow, five poets are studied in detail: Théodore de Banville, Paul Verlaine, Edmond Rostand, Alfred Jarry and Guillaume Apollinaire. While Rostand and Jarry did make important contributions to the evolution of comic verse, I cannot help but regret the omission of Jules Laforgue and Tristan Corbière. Each of these poets (who are mentioned in the introduction), while building on the achievements of Baudelaire, made use of marginal subject matter, dark tones, irony, even sardonic social commentary allied with innovative metrics and cadences designed to underscore their break from classical forms and sensibilities as well as from the sentimentality of romantic self-absorption. Each of them in his own way had a determining influence on the modernization of the genre, most especially Laforgue.

Arnaud Bernadet and Bertrand Degott's presentation includes an overview of the evolution of the once believed antithetical concepts of "lyric" and "comic" as pertaining to poetry from the Romantic revolution to the end of the nineteenth century. While recognizing the influence of German and English Romanticism on French poetic sensibilities and the important contributions of poets like Hugo and Gautier, the editors locate the decisive turning point in the 1857 publication of Théodore de Banville's *Odes funambulesques* which aimed first and foremost, not at the ennoblement of the comical, but rather at the invention of a "langue comique" capable of overturning the stifling hierarchy of literary genres. The salient characteristics of this language were to reside in the exploitation of the constraints and the strengths of French versification and most especially in the use of rhyme in conjunction with punning (p. 6). The principal axioms of the new language appeared in the foreword to the first edition of *Odes funambulesques*, while some important details were included in the foreword to the revised edition in 1859. A substantially more complete theory was presented in the 1872 volume: *Petit Traité de poésie française*. The *Études françaises* editors identify as well two other distinguishing features of the *Odes funambulesques* that announce their modernity: first the critical positioning of the poet in the face of contemporary society, mores, values, cultural institutions and artistic practice, and second, the lampooning of Second Empire politics in subtle, non-confrontational ways. All together, this special issue of a top ranked journal makes a convincing case for the rehabilitation of Banville, still vastly undervalued and misapprehended in academic circles. As the editors point out: "Entre historicité et formalité, la langue comique contribue à une double dynamique: une mise en crise du lyrisme et / ou une reconception du dire par la théâtralité. Dans les deux cas, elle ouvre le poème à son indéfinition ou à sa redéfinition" (p. 7). The essays that constitute the body of the issue contain in-depth analyses of the prosodic, linguistic and rhetorical devices employed by the five poets mentioned above while underlining the loose strands of filiation which connect them in their efforts to accord to risibility the essence of modernity.

Barbara Bohac opens the demonstration with a tightly woven essay titled "Poésie lyrique et caricature dans les *Odes funambulesques*." She is especially eloquent in unpacking the views of Baudelaire and Banville on the nature of caricature in its nineteenth-century guise and its importance for the evolution of modern sensibilities of destabilisation in literary, and most especially poetic, endeavour. Sébastien Mullier follows a somewhat more sinuous thread in his article, "Un singe à Cythère: Verlaine et la fête galante." After reminding us of the superficialities of early to mid (i.e. pre-Goncourt brothers) nineteenth-century reception of Watteau in France, particularly in the context of poetic evocations, he focuses on Verlaine's adoption of the metaphor/metonymy "singe-singerie" as it relates to the trivialization of the topos of the "fête galante." It is through this lens that the author proposes to interpret the poet's ironic dislocation of the thematic of aping as well as his inventive flouting of the conventions of French prosody in the collection.

Of all the poets studied in this issue, Banville's most direct descendant is Edmond Rostand, most especially in his use of fantasy and exaggerated rich rhymes. Bertrand Degott's study, "Le comique en vers chez Rostand: le sous-rire du lecteur", focuses on analysing the springboards of rhyme in Rostand's theatrical works and in his relatively rare poems. Interestingly, the early poetry paid little heed to the explosive comic potential of inventively chosen words at the rhyme. It was the dynamic of creating dialogue for the stage that brought the poet to explore the possibilities of the device and led him to revise some of his early verse. Degott concludes that it is in the tension between the stage and poetic utterance, between nostalgia and parody, that his poetic verve is so closely linked to his theatre. If the tensions and constraints "ne provoquent pas toujours le rire du spectateur, du moins garantissent-elles son rire, et le sous-rire du lecteur" (p. 96). Armelle Hérisson probes the funambulist manner of Jarry's *petit vers mirlitonesque* in her article, "Le petit vers bouffe de Jarry et le poème." She uses to great advantage Jarry's celebrated formulation: "polyèdres d'idées," which elicits attempts to achieve gargantuan feats of polysemy and paronomasia. It is in these efforts that Jarry's modernity is original, for given the pathaphysician's taste for parody and scatological subject matter, the plot, characters and rhetorical devices displayed in *Le Moutardier du pape* are not very original at all. Considered as an opérette bouffe, I agree it can be interpreted as an exercise in modern dislocation of genres, as the author successfully argues. But it should be remembered that this piece of satire, based on a ninth-century legend, is also a spiritual descendant not only of Rabelais but also of Pierre Gringore's 1510 screed against Pope Julius II, *La Chasse du cerf des cerfs*, in which polysemy and paronomasia also play a large role.

Philippe Wahl presents Apollinaire as the key link between the poetics of the nineteenth and the twentieth centuries in "Apollinaire, la rime et le rire. 'Ça a l'air de rimer.'" He explores the various ways in which this admirer of Banville was himself a fervent fantasist and a practitioner of punning rhymes. He was moreover an innovator in proposing to renew poetry and rhyme by abandoning the old and staid conventions of counting syllables and adopting modern diction as the norm. His use of slant rhymes and counter-assonance pleasantly surprise the reader, while his experimentation with poetic forms were to lead to a liberation from the constraints of stanza structures. Wahl concludes his analysis with this observation: "Les 'Cordes faites de cris' tendues à l'ouverture de *Calligrammes* transposaient dans la modernité une image de funambule se risquant, dans le dialogue des formes et des valeurs, à l'aventure d'un lyrisme renouvelé" (p. 142). The last essay on the theme of "La corde bouffonne" returns to the problem of reconciling the concept of the lyrical with that of the comical, "L'aporie lyrique du comique. Éléments de réflexion critique" by Arnaud Bernaudet. After reviewing several approaches to textual decoding, he concludes that "...si le lyrique constitue bien l'aporie du comique, ce n'est pas tellement parce qu'il l'a exclu.... Il représente plutôt l'élément *problématique* d'une relation dont le comique n'est que le *réactif*, ce qui à la fois déplie les enjeux anthropologiques des théories et engage à penser ou à repenser, contre elles ou avec elles, le poème" (p. 164). This entire issue of *Études françaises* is an invigorating read, a well thought out and executed overview of the innovations in conception and practice of poetry as poets struggled to free it from the tethers of tradition.

Peter J. Edwards

Mount Allison University.

\*\*\*

Thomson, Clive (éd.). *Georges Hérelle, Archéologue de l'inversion sexuelle « fin de siècle »*. Paris : Éditions du Félin, 2014. 364 p.

Le nom de Georges Hérelle (1848-1935) est aujourd'hui presque inconnu. Professeur de philosophie dans la province française, mais aussi érudit, c'était un homme aux multiples intérêts : il publie de nombreux travaux d'histoire ; aussi il se passionne aux pastorales basques, dont il collectionne les textes, qu'il étudie et traduit en français. En son temps, il est renommé surtout pour ses traductions en français de Gabriele D'Annunzio, aussi bien que d'autres écrivains italiens (Grazia Deledda, Antonio Fogazzaro, Matilde Serao). Mais c'est pour une autre raison que Clive Thomson s'intéresse à lui, à savoir le plus « secret » des intérêts d'Hérelle : l'homosexualité masculine – ou plus précisément l'« inversion » sexuelle, pour reprendre l'un des termes qui caractérisent le débat sur ce thème au tournant des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles.

Comme le souligne très justement Clive Thomson, aussi dans ce champ Hérelle travaille en érudit et en archiviste : il fait de recherches en bibliothèque et achète une grande quantité de publications (œuvres anciennes ou contemporaines, de littérature, philosophie, psychologie, psychiatrie, etc.) qui traitent le sujet ; il rassemble aussi de nombreux documents divers, mène des enquêtes auprès de ses amis, ses amants, et même auprès de jeunes hommes se prostituant ; il accumule des notes et des brouillons en vue de l'écriture d'un traité sur la question ; mais surtout, il classe soigneusement tout ce matériel, le réunit dans des dossiers qu'il dépose à la bibliothèque de Troyes pour les transmettre à la postérité. C'est ici que Clive Thomson a eu l'occasion de découvrir cette documentation inédite, et de nous en présenter de larges extraits dans cet ouvrage très précieux – non seulement pour comprendre la trajectoire intellectuelle de Georges Hérelle, mais également parce qu'il nous fournit des renseignements uniques sur la vie de tous les jours des homosexuels de son époque.

Tout au long de sa vie, Hérelle conserve de nombreux documents : c'est le cas de sa correspondance de jeunesse avec Paul Bourget et son frère Felix, qu'il rencontre au collège Sainte-Barbe à Paris. Dans ces lettres ils discutent notamment de l'amour entre garçons, ce à quoi ils font référence à travers des euphémismes comme « amitiés de collège ». On remarque que Hérelle compare ses passions de jeune homme à celles de l'antiquité grecque, ce qui devient pour lui une idée fixe. Des années plus tard, sur l'insistance de Paul Bourget – devenu écrivain renommé et académicien –, Hérelle lui rend ses lettres, mais non sans en avoir copié de larges extraits. Ces lettres, réunies et soigneusement classées dans les dossiers qu'il dépose à la bibliothèque de Troyes, démontrent de l'importance qu'Hérelle attache aux témoignages directs de la vie quotidienne des homosexuels.

C'est ce que démontre aussi une sorte d'« enquête » sur la prostitution masculine, qu'il mène lors de son premier voyage en Italie, en 1890-1891. Hérelle s'entretient alors avec des prostitués italiens et prend de longues notes sur ces échanges, ainsi que sur ce qu'il observe tout au long des nombreuses étapes de son itinéraire. C'est encore pendant ce voyage qu'il commence à transcrire les graffitis qu'il voit sur les murs des toilettes publiques, à Naples et à Rome ; il ajoutera ensuite au dossier de semblables témoignages glanés en Espagne et à Paris.

Hérelle prend aussi des notes de ses conversations avec un petit cercle d'amis qui partagent ses penchants. Il leur propose même de répondre à deux questionnaires, qu'il a élaborés prenant pour modèle le questionnaire médical que le psychiatre Georges Saint-Paul (sous le pseudonyme de Docteur Laupts) a publié en 1894 dans la revue *Archives d'anthropologie criminelle*. Si l'on compare le questionnaire du docteur Saint-Paul et les questionnaires d'Hérelle, c'est frappant de remarquer combien ceux du second sont plus actuels que celui du premier. Alors que Saint-Paul parle de « mal », « vices »,

« anomalies », « déviation », « perversions », « dégénérescence », « tendances morbides », « amours coupables », « stigmates physiques », Hérelle parle de « sentiments », « amour », « passion », « cœur », « sensibilité », « qualités physiques », « qualités morales », « éducation », « condition sociale ». Si le questionnaire de Saint-Paul vise à dresser l'inventaire des perversions du patient, au sein d'une entreprise de « médicalisation » de l'homosexualité, les questionnaires d'Hérelle cherchent plutôt à expliquer la nature de l'« inversion », ainsi qu'à comprendre la difficile condition des homosexuels dans une société qui impose la censure à leurs sentiments et à leurs désirs.

Si Hérelle collecte tout ce matériel, c'est qu'il projette de publier des ouvrages d'érudition au sujet de l'« amour grec » – pour reprendre son expression favorite. Il en publie deux : *Aristote : problèmes sur l'amour physique* (1900), traduction des réflexions d'Aristote sur la pédérastie, enrichie de commentaires et notes. Cet ouvrage est imprimé seulement en 25 copies, sous le pseudonyme d'Agricola Lieberfreund. En 1930, il publie *Histoire de l'amour grec dans l'Antiquité*, traduction d'un traité allemand de 1846 – se cachant derrière un nouveau pseudonyme : L. R. de Pogey-Castreis. Ce dernier livre connaît une diffusion plus large, grâce à l'intervention d'André Gide. Après avoir lu *Corydon* (1924), traité sur la pédérastie de ce dernier, Hérelle lui adresse des lettres demandant de l'aider à trouver un éditeur. La correspondance entre André Gide et Hérelle est entièrement reproduite dans l'ouvrage de Clive Thomson.

On y trouve aussi des extraits d'autres textes inédits d'Hérelle : ses « Petits mémoires littéraires » et « Les opinions de Simplicie Quilibet », dossier qui recueille ses réflexions sur différents sujets. Thomson nous présente également le travail le plus ambitieux d'Hérelle : *Nouvelles études sur l'amour grec*. Conçu comme son *magnum opus*, cet ouvrage, auquel il consacre les dernières années de sa vie, ne verra jamais le jour. Dans ces quelques 1700 pages manuscrites de notes et brouillons, Hérelle propose une longue réflexion sur l'homosexualité, sur ses causes, son histoire, ses implications sociales et morales, et même sur son avenir. Ses réflexions sur Aristote côtoient celles sur Freud, et sur les autres « spécialistes » des questions sexuelles, ainsi que ses opinions sur les écrivains de son époque (entre autres : Gide, Proust, Montherlant).

En conclusion, il faut encore souligner que Hérelle a été surtout archiviste : arrivé à l'âge de 77 ans, il commence à enquêter auprès du conservateur de la bibliothèque de Troyes ; son souci principal est de pouvoir déposer la documentation qu'il a soigneusement accumulée tout au long de sa vie, afin de la transmettre à la postérité. Ce fond, que nous pouvons découvrir aujourd'hui grâce au travail de Clive Thomson, représente un témoignage saisissant de la volonté d'Hérelle de comprendre, de décrire et de raconter son expérience d'homosexuel dans une société très répressive à l'égard de ces mœurs, dans l'espoir d'un avenir meilleur.

Enrico Guerini

Università di Bologna

\*\*\*

Fishman, Sarah. *From Vichy to the Sexual Revolution: Gender and Family Life in Postwar France*. Oxford: Oxford University Press, 2017. xxvi + 263 p.

Ce livre examine les évolutions socioculturelles en France, de la Libération jusqu'au milieu des années 1960, en particulier en ce qui concerne les rôles féminins et masculins traditionnellement établis dans le cadre de la famille nucléaire. Sarah Fishman a utilisé des ressources documentaires originales, qui livrent un éclairage inattendu sur une période qui est généralement considérée comme étant généralement conservatrice et orientée vers le maintien d'un modèle familial patriarcal. En particulier, la presse féminine et le « courrier du cœur » reflètent des transformations étonnamment rapides et profondes dans les domaines sexuel et amoureux, dans les attentes des femmes et des

hommes vis-à-vis du mariage et de la parentalité, ainsi que dans les relations entre les parents, les enfants et surtout les adolescents. Fishman a également consulté les archives des tribunaux pour enfants de l'époque. Elle cite ou résume plusieurs cas tirés de ces archives, qui fournissent des indications sur les familles, y compris leurs niveaux de vie et d'éducation.

Les huit chapitres de ce livre suivent un ordre plus ou moins chronologique. Le premier chapitre est logiquement consacré à la deuxième moitié des années 1940, période de reconstruction et aussi de pénurie (le rationnement n'a été supprimé qu'en 1949). Les Françaises avaient pu voter pour la première fois en 1945. Mais cette période était aussi celle du début du « baby-boom » de l'après-guerre, de l'exaltation des valeurs domestiques traditionnelles — et donc de la revalorisation du rôle central de la femme au foyer. Fishman y voit cependant l'émergence d'un modèle familial moins rigide qui allait progressivement se répandre avec le développement de la prospérité au cours des années 1950: « The family was becoming a place of emotional investment and personal satisfaction that required each member to adjust to its needs but that also fulfilled the emotional needs of its members » (28).

Dans une grande partie de ce livre, Fishman étudie la décennie 1950–1959, période de guerres coloniales, mais aussi et surtout de croissance économique rapide. Durant cette partie décisive de ce que Jean Fourastié a appelé les « Trente Glorieuses », la modernisation des logements et des appareils ménagers a été accompagnée par une aspiration vers la modernité socioculturelle : « The language and ideas about marriage, gender, and family life rapidly changed over the 1950s. [...] The moral and religious language that inflected earlier discussions had been replaced by psychological, Freudian notions » (113). Au lieu de se limiter à une période de conservatisme social, les années 1950 auraient donc préparé le terrain pour les bouleversements socioculturels qui ont commencé au milieu des années 1960.

Les chapitres sur les années 1960 sont moins originaux. Comme l'ont fait plusieurs autres critiques et historiens, Fishman constate que la génération née après la guerre a commencé à contester le matérialisme et le consumérisme nés de l'exceptionnelle vague d'expansion économique qui se prolongeait en France et dans d'autres pays : « The bulging population of increasingly affluent children and adolescents, a larger percentage of them likely to be literate, in extended schooling, with resources and leisure time » (197). Pendant une brève période historique, les questions économiques ont été remplacées en tant que principal motif de contestation par des débats socioculturels qui ont conduit à remettre en question « fundamental assumptions about gender, male and female human nature, in the most profound ways, even if the results remain inconclusive » (198).

*Edward Ousselin*

*Western Washington University*

\*\*\*

Fourest, Caroline. *Génie de la laïcité*. Paris : Le livre de Poche, 2016. 308 p.

Chateaubriand, dans son *Génie du christianisme*, voulait prouver la vérité de la religion par sa beauté. Avec ce livre Caroline Fourest, essayiste, journaliste (dont anciennement à *Charlie Hebdo*) et personnage médiatique ayant souvent défrayé la chronique ces dernières années, notamment en raison de ses démêlés avec le prédicateur islamiste suisse Tariq Ramadan, semble simplement vouloir prouver la justesse de la laïcité par la logique. La tâche semblerait plus aisée que celle que s'était donné l'écrivain catholique, mais l'ambiance est désormais telle, quand le terme est soulevé, d'un côté de l'Atlantique comme de l'autre, que rien n'est finalement moins sûr.

Le but de l'exercice est clair d'emblée : il s'agit de défendre le modèle français, celui mis en place par la célèbre loi de 1905, et de montrer comment son application rigoureuse saurait garantir à la fois les droits des croyants – toutes fois confondues – et ceux des athées, sans la moindre préférence ni partialité. Une bonne partie du volume est toutefois justement consacrée à l'histoire de la détérioration progressive de ce modèle qui avait cependant bien fait ses preuves, sous les attaques réitérées – sous prétexte de défense des libertés – de l'église catholique (la puissance principale pour contrer les prétentions de laquelle la loi de 1905 avait été formulée) et d'autres fois, dont en particulier, quoique non exclusivement, la musulmane, représentée par diverses associations parfois en concurrence entre elles. Le portrait qu'offre Fourest de la situation actuelle n'est que fort peu réjouissant. Il présente un affaiblissement progressif des principes de base de la séparation des églises et de l'état, activement poursuivi par les ennemis historiques de la laïcité et soutenu, ou toléré pour des motifs de politique politicienne ou par myopie, par des séries successives de gouvernements, de droite comme de gauche, avec tout de même une plus grande disponibilité, si ce n'est parfois un plus grand enthousiasme, de la part de celle-là. Une bonne partie de l'ouvrage traite des conceptions différentes, ou parfois même opposées, qui gouvernent les rapports entre organismes religieux et étatiques entre la France et l'Amérique du nord. Si la plupart des exemples donnés concernent les États-Unis, les lecteurs canadiens y trouveront aussi bon nombre de références à des situations qui devraient leur être familières : l'histoire de la commission Bouchard-Taylor et la question des soi-disant « accommodements raisonnables » en particulier. La position de Fourest est claire : la « liberté de conscience » doit primer sur la « liberté religieuse » telle qu'elle est conçue de ce côté-ci de l'Atlantique, pour garantir l'égalité entre les citoyens et empêcher que des groupes particuliers – qu'ils soient majoritaires ou minoritaires, peu importe – ne prétendent avoir un droit d'usage de l'espace public qui les situe à part et automatiquement au-dessus des autres citoyens. L'alternative, telle qu'elle est envisagée ici, est d'assister à une dégradation graduelle encore plus marquée des rapports entre les divers groupes d'intérêt, chacun opposé à l'autre, susceptible de renforcer dans l'esprit du public l'image des extrémistes – qu'il s'agisse de l'extrême droite identitaire, paradoxalement érigée gardienne de la liberté face à la menace intégriste islamique, ou des intégristes islamiques, transformés en héros de la résistance contre le racisme présumé de ceux qui s'opposent à leur mainmise idéologique sur les communautés d'origine ou de culture musulmanes. Ainsi, elle offre en particulier une critique de la notion d'« islamophobie », érigée par le gouvernement canadien en concept intouchable, confondant la défense des minorités et l'interdiction de critiquer les religions. Mais il est vrai qu'au Canada, à l'opposé de la France (à l'exception du cas particulier de la Moselle, passée quelque temps sous domination germanique et soumise à un régime différent) le délit de blasphème existe encore, et l'état continue, théoriquement du moins, de protéger les croyances religieuses en menaçant d'emprisonnement ceux qui s'en prendraient à elles.

Quelle que soit la position que l'on veuille bien privilégier sur le sujet, le livre de Fourest intéressera tous ceux qui veulent se faire une idée plus précise du développement et des transformations successives du concept de laïcité en France, et par reflet dans le monde. Écrit dans un style clair, sans fioritures mais avec énergie et précision, il fournit un panorama historique fascinant des luttes qui ont mené à la construction des démocraties modernes, à une plus grande égalité entre les hommes et les femmes, et à la construction d'un système éducatif républicain visant à diminuer l'influence des préjugés et des superstitions parmi la population. Tous des acquis actuellement en état de siège face à la montée parallèle d'extrémismes de signes opposés.

*Vittorio Frigerio*

*Dalhousie University*

*Andrée Chedid, je t'aime. Hommages, souvenirs et lettres.* Evelyne Accard, Anne Craver, Christiane Makward, eds. Paris: alfAbarre, 2013. 198 p.

Andrée Chedid died on February 6, 2011 at the age of 90. The following day, Accard, Craver, and Makward invited writers and friends of Chedid to pay homage to her extraordinary life and work. The gathering took place in June 2011 in Paris at the Librairie L'Harmattan, Espace Méditerranée/iReMMO. The present book is the result of this convocation. It is composed of testimonies by friends, scholars, and fellow-writers like Taha Ben Jelloun, Amin Maalouf, Robert Solé, and Salah Stétié. All knew her work and most contributors knew her personally. The book contains poems written to commemorate her life, interviews, photographs of the gathering, letters, and other texts written in Chedid's own hand. The editors have included a useful bibliography and a chronology of Chedid's life.

Andrée Chedid was by any standard a prolific writer, publishing twenty-three volumes of poetry, seventeen novels, more than one hundred short stories, six plays, books for young readers, and a memoir. Apart from the rich collection of works, interviews, and performances she leaves the public, Chedid leaves the 21 contributors of this book memories of her loving and generous character. As the title of this book disarmingly states, it is an open love letter to Chedid. The women and men who interacted with Chedid throughout her life and career describe what she meant to them personally, what she stood for, and what her work is about. In other words, this book is significant on several counts; it describes a personality and a character, a personal history, various interactions, and discussions of the work and the place it occupies in French letters. All readers, those familiar with Chedid's work and those who are not, will find food for thought in *Andrée Chedid, je t'aime*.

Born in 1920 in Cairo, Andrée Chedid moved permanently and by choice to Paris in April 1946. Like her compatriot and fellow writer Jacqueline Shohet Kahanoff, her first publication was in English. It was written under the pseudonym A. Lake. Chedid spoke English, French, and Arabic seamlessly. We see in letters and interviews the ease with which she moved from French to English. In everyday conversations, with those who spoke Arabic, she preferred Arabic to express feelings of intimacy. Evelyne Accard recounts that on one occasion she, Accard, asked Chedid to forgive her "Anglicisms" only to be told, to her surprise: "Mais c'est très bien. Tu aères la langue!" (171) For Chedid and many compatriots of her generation and of today, mixing is not the sign of a lack of discipline, of insufficient skill, or discomfort with a language. Rather, it is an aesthetic choice and a political act. Chedid's work is an illustration of this. Andrée Chedid, Accard explains, "insiste sur ce qu'il y a de positif dans le mélange, qu'elle appelle hybridation, soulignant le cosmopolitisme, l'enrichissement, la tolérance et l'ouverture d'esprit qu'elle apporte." (170) And Marlène Barsoum writes: "En effet, toute l'oeuvre d'Andrée Chedid vise à réconcilier les différences." (135) Similarly, Nicole Trèves points to the complex interweaving of feminism with broader social categories like race, ethnicity, religion, education, and class in Chedid's work. All the contributors emphasize the connections and bridges established and reinforced in her work and in her life. While the work is fueled by the multicultural landscapes of the Middle East and the cosmopolitanism of European cities, her work engages frontally with realities on the ground exposed to violent divisions in both the East and the West. Several contributors bring to their discussion Chedid's triple belongingness. For example, Anne Craver writes: "Her roots—Lebanon and Egypt," and "her rivers, the Nile and the Seine" and Caroline Boustani refers to the operative spatial triangle of Lebanon, Egypt, and Paris. (102) This book, a love letter to Andrée Chedid, is not the place to look into Chedid's critical view of France. In the coming years more attention will be paid to the subject and it will enrich



her work and further nuance our understanding of the complicated relationship between Francophone societies and France. Andrée Chedid is the face of “la Francophonie,” its Marianne, and Chedid’s story, like that of Edmond Jabès, Albert Cossery, Amin Maalouf, and countless others is the history France created with countries that have taken on its language, culture, and promise of freedom and equality for all.

Roots are deep and the deeper they become the more complex and mixed-up they are. Individuals originating from countries south and north of the Mediterranean Sea carry the multiple heritage of their very mobile ancestors. Such individuals find it bothersome to answer the often asked question: “where are you from?” Robert Solé is grateful to Chedid for giving him a way to respond: “souvent ces dernières années, quand on me demandait si j’étais égyptien, libanais ou français, je répondais ou étais tenté de répondre: je suis comme Andrée Chedid. Cela m’évitait des explications trop complexes ou trop floues. Et cela me flattait d’être du même bord, ou plutôt des mêmes bords, que cette grande dame de la littérature.” (118) Solé’s appreciation and his esteem are precisely what the contributors of this “hommage” to Chedid assert. Andrée Chedid is a great literary figure because she offers readers an engaging perspective on the unique worlds she lived in, and great because she does it in a style both exquisite and incisive.

*Aimée Israël-Pelletier*

*University of Texas at Arlington*

\*\*\*

Slimani, Leïla. *Sexe et mensonges : La vie sexuelle au Maroc*. Paris : Les Arènes, 2017. 188 p.

Slimani, Leïla, et Laetitia Coryn. *Paroles d'honneur*. Paris : Les Arènes, 2017. 105 p.

Journaliste d’origine marocaine, Leïla Slimani vit en France depuis 1999. Elle a obtenu le prix Goncourt en 2016 pour son deuxième roman, *Chanson douce* (Gallimard). *Sexe et mensonges* est le résultat d’une enquête qu’elle a menée sur la vie sexuelle dans son pays natal. Dessiné par Laetitia Coryn, *Paroles d'honneur* est un album de BD, qui constitue en quelque sorte la version condensée de *Sexe et mensonges*, et qui semble être destiné à un plus large lectorat (notons au passage que cet album peut avoir une valeur pédagogique).

Après l’introduction, l’essentiel de *Sexe et mensonges* est consacré aux entretiens de l’auteure avec des femmes — et quelques hommes — qui tentent de mener une vie indépendante au Maroc, en dépit des nombreuses contraintes religieuses, sociales et légales. Slimani cite souvent des articles du Code pénal marocain, qui proscrirent et punissent, entre autres : « quiconque commet un acte impudique ou contre nature avec un individu de son sexe » (article 489) ; « toutes personnes de sexe différent qui, n’étant pas unies par les liens du mariage, ont entre elles des relations sexuelles » (article 490) ; « toute personne mariée convaincue d’adultère » (article 491). Les contraintes socioculturelles ne sont pas moins pesantes : « La société marocaine est tout entière basée sur la notion de dépendance au groupe » (14). Si le groupe génère une forme de solidarité sociale, il représente également un outil de surveillance constant, un frein à la vie privée. En donnant la parole à des Marocaines de milieux sociaux divers, l’objectif de l’auteure est clair : « Les femmes doivent retrouver le moyen de peser sur une culture qui est l’otage des religieuses et du patriarcat » (14).

Les femmes qui s’expriment à travers ce livre sont d’âges et de milieux divers. Toutes, mêmes celles qui sont financièrement autonomes, parlent des obstacles légaux et culturels qui s’accumulent lorsqu’une femme adulte veut faire ses propres choix dans la vie : « Rien que le fait de chercher un appartement quand on est une femme seule relève

du parcours du combattant. [...] On m'a même demandé une autorisation écrite de mon père » (63). Dans les familles, le poids de la tradition patriarcale est le plus souvent portée par la mère, qui transmet sa propre frustration, sa propre aliénation sur ses filles : « Tu dois cuisiner, faire des enfants et bien t'occuper de ton mari » (144). Évidemment, en ce qui concerne le comportement sexuel des femmes et des hommes, il y a deux poids, deux mesures : « Les hommes se vantent de leurs conquêtes, les filles au contraire surjouent la discrétion et mentent beaucoup » (168).

Slimani ajoute ses propres commentaires entre les témoignages qu'elle rapporte. Plusieurs références littéraires sont évoquées, dont les œuvres de Fatima Mernissi et de Malek Chebel. Une anecdote à la fois cocasse et pathétique résume l'hypocrisie institutionnalisée vis-à-vis de la sexualité au Maroc — mais des événements semblables pourraient aisément se dérouler dans bien d'autres pays : En 2016, une femme et un homme qui se trouvaient dans une voiture garée près d'une plage isolée ont été arrêtés « en flagrant délit d'adultère ». Comme le signale l'auteure, l'anecdote « est savoureuse en raison de la personnalité des protagonistes, qui sont tous deux des figures respectées du Mouvement de l'unicité et de la réforme, la branche idéologique du PJD » [Parti de la justice et du développement (islamiste)] (53). Au-delà de la tartuferie démasquée, l'humiliation subie par les deux islamistes conservateurs et puritains, qui ont vu leur vie privée étalée sur la place publique, n'est malheureusement que le lot commun : « des dizaines de Marocains le vivent chaque jour » (54). Bien documenté, d'une écriture limpide, le livre de Slimani décrit précisément une réalité souvent sordide et déshumanisante, tout en gardant un ton retenu. Il devrait attirer de nombreux lecteurs.

*Edward Ousselin*

*Western Washington University*

\*\*\*

Klibansky, Raymond. *Tradition antique et tolérance moderne*. Éd. Philippe Despoix et Georges Leroux. Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal, 2016. 386 p.

Raymond Klibansky (1905-2005) était un professeur de philosophie attaché au cercle intellectuel de la Bibliothèque Warburg. Après sa formation à Heidelberg en Allemagne, Klibansky s'est réfugié à Londres durant la deuxième guerre mondiale, pour ensuite s'installer à Montréal en 1946. Son impact sur la vie intellectuelle à McGill et à l'Université de Montréal fut considérable. Klibansky est l'auteur, avec Erwin Panofsky et Fritz Saxl, de la fameuse étude *Saturn and Melancholy* (1964), traduite et augmentée en français en 1989 (sous le titre *Saturne et mélancolie*), ainsi qu'en d'autres langues.

*Tradition antique et tolérance moderne* est une anthologie d'essais, d'articles et d'entretiens. Plusieurs des pièces n'ont jamais paru en français, et certaines (notamment « *Kairos* et théologie de l'histoire ») paraissent pour la toute première fois. Les éditeurs et les traducteurs de la collection ont fait un travail tout à fait magistral avec ce recueil, qui inclut plusieurs traductions de textes (depuis l'anglais, l'italien et l'allemand) et des sources textuelles diverses au fil d'une soixantaine d'années de publications (de 1932 à 2002). Le volume est en tous les sens d'intérêt interdisciplinaire et il intéressera surtout ceux qui examinent les intersections de la littérature, de la philosophie et de l'esthétique.

Comme introduction, les éditeurs proposent une biographie de l'auteur. Ils fournissent aussi une bibliographie de ses œuvres à la fin du livre. La première section (de quatre), « Philosophie et histoire », ne compte qu'un seul essai, intitulé « Le caractère philosophique de l'histoire », qui date de 1932 et qui rend hommage à Ernst Cassirer, l'un des mentors de Klibansky.

La deuxième section, « De l'Antiquité à la Renaissance », qui est la plus longue, regroupe une série d'articles et d'entretiens sur des sujets divers en littérature et en

philosophie. Klibansky était spécialiste de l'histoire et de la pensée néoplatoniciennes, surtout celle de Nicolas de Cues et de l'école de Chartres. L'entretien « Philosophie, science et astrologie au *Trecento* européen » révélera des détails fascinants de la production de *Saturne et mélancolie* et ses traductions entre 1939 et 1990. Dans le texte « Les aventures de la mélancolie », Klibansky fait un résumé étourdissant de l'histoire de la mélancolie dans la littérature, du XIIIe jusqu'au XIXe siècle.

Les études de la section « Tolérance et liberté » traitent de Leibniz en Angleterre, de la *Lettre sur la tolérance* de John Locke, de la phénoménologie de Jan Patočka, avec à la fin une courte étude portant sur la ville de Kandahar. Cette section précise la signification de la « tolérance moderne » dans la pensée de Klibansky, un réfugié qui s'est échappé de l'Allemagne nazie. Finalement, la dernière section offre quelques « Regards rétrospectifs » de contemporains de Klibansky, appartenant surtout à la tradition philosophique allemande.

Que peut-on dire de la pensée de Klibansky, en général, selon l'aperçu de cette anthologie? On peut dire, certainement, que les arguments de l'auteur sont à la fois elliptiques, suggestifs, eurocentristes et illuminés. La vision plurilingue et polyglotte de Klibansky s'empresse à établir des rapports entre des domaines divers. Klibansky, dans sa vision panoramique, peut voir un nombre infini de fils connecteurs entre les idées. Cela dit, les arguments de l'auteur souffrent par moments de l'enthousiasme qui l'animait : il ne prend pas toujours la peine de complètement clarifier ou pleinement justifier ses thèses centrales.

En bref, on peut facilement recommander ce livre autant à l'expert de la pensée néoplatonicienne de la Renaissance qu'à celui intéressé aux traces de la mélancolie dans l'esthétique, par exemple, de Baudelaire ou de Gautier. Klibansky n'a pas atteint la célébrité de plusieurs de ses pairs, surtout au-delà de *Saturne et mélancolie*, mais voici une opportunité de mieux connaître un expert passionné qui sait faire vivre les textes d'une tradition ancienne.

Kevin Godbout

Université de Moncton

\*\*\*

Mihelakis, Eftihia, *La virginité en question ou les jeunes filles sans âge*. Montréal : Presses Universitaires de Montréal, coll. « Espace littéraire », 2017. 198 p.

L'essai d'Eftihia Mihelakis, professeure-adjointe à Brandon University, offre une réflexion stimulante sur un sujet qui relève à la fois du social et du politique : la virginité des filles. Si la « fille » en tant qu'objet d'étude prend de l'importance depuis les années 1990 – notamment grâce aux *Girlhood Studies*, qui voient en cette figure un produit culturel variable –, la fille en tant que vierge reste quant à elle relativement peu étudiée par la critique. Le projet de l'ouvrage est ainsi d'autant plus ambitieux : retracer la généalogie culturelle de la fille en Occident pour « cibler les moments charnières de ce devenir de la fille en femme au sein des structures de savoir qui ont activement participé à forger cette figure hétéronormée qu'est celle de la “jeune fille” » (p. 15). L'approche culturelle privilégiée par l'auteure lui permet d'embrasser aussi bien la médecine hippocratique que la littérature contemporaine, dans un mouvement qui vise à montrer que la fille, qui s'est toujours vue imposée son destin, a (presque) toujours été du côté de la perte, de la désincarnation et de la mort.

Le choix judicieux du concept grec de *parthenos* – qui signifie « jeune fille » et « vierge », mais aussi « jeune », « vieille », « sans âge », « adolescent(e) », « mortelle », « déesse » –, en ce qu'il permet de transcender les limites temporelles consubstantielles à la catégorie de la « jeune fille », autorise Mihelakis à interroger les potentialités multiples

présentes chez des figures féminines qui n'obéissent pas à la même temporalité ; ainsi la fille pubère, l'adolescente, les vierges mortelles (Antigone, Électre), la déesse Artémis, les Érinyes ou encore plusieurs figures d'anges littéraires au féminin sont tour à tour étudiées afin de faire ressortir la « temporalité téléologique de la virginité et de la défloration » (p. 22), imposée aux filles depuis des siècles.

Dans une première partie intitulée « La virginité, une affaire de jeunes filles », qui se place notamment sous la houlette des théories de Michel Foucault sur la reproduction des corps dociles et sur l'intériorisation de la discipline par les individus eux-mêmes (ici les filles), l'auteure fait valoir le concept de *parthenos* tel qu'il a été construit à travers le temps par trois types de savoirs (et de discours) qui s'enchevêtrent : la médecine, la loi et le mythe. À la suite d'autres historiens, Mihelakis rappelle que dans les traités hippocratiques la virginité prolongée est considérée comme une pathologie qu'il faut soigner par le mariage et l'enfantement. Reléguant systématiquement la fille pubère du côté de la maladie, le savoir médical antique produit par là même des dispositifs normatifs qui se sont perpétués jusqu'à nos jours, notamment par le biais des tests de virginité parfois encore imposés aux filles nubiles. Possédant un statut social dévalorisé si elle ne règle pas son corps en vue de l'enfantement, la *parthenos* grecque doit dès lors se conformer à une temporalité qu'elle n'a pas choisie, forgée par la Cité. Ce contrôle du destin des filles à travers leur corps se renouvelle au XIX<sup>e</sup> siècle, dans le domaine de la médecine légale. Se servant de plusieurs écrits médico-légaux célèbres (ceux des frères Beck et d'Ambroise Tardieu notamment), l'auteure insiste sur la montée en puissance de la notion d'« hymen », qui devient un signe physiologique au carrefour du sexe et du savoir, créé de toute pièce par le regard du médecin qui lui reconnaît un sens uniquement parce qu'il est le reflet de son propre langage. De manière générale, néanmoins, la recherche de différents signes qui légitimeraient le concept de « virginité » ne vise qu'à scruter le corps féminin qui « doit sans cesse être matérialisé pour que les frontières normatives puissent être adéquatement balisées » (p. 55). Le dernier chapitre de la première partie, axé principalement sur le mythe d'Antigone et d'Électre, propose une analyse succincte de ces deux figures de *parthenos* mythiques qui, parce qu'elles dévient de leur destin de femmes – et donc parce qu'elles choisissent leur avenir –, sont rejetées à la marge de la Cité. Si les figures d'Artémis et des Érinyes sont justement mises en avant par Mihelakis pour montrer qu'il existe des temporalités non assujetties au destin féminin humain, on regrette néanmoins la brièveté de ces analyses, qui délaissent par exemple les nombreux mythes dans lesquels apparaît Artémis pour ne retenir que les attributs généraux de la déesse.

La deuxième partie, intitulée « Le liminaire. Repenser les devenirs de l'adolescence », plus conceptuelle mais aussi plus militante dans le ton et les prises de position, propose de définir ce qu'est l'adolescence et ce qui marque le passage entre l'adolescence et l'âge adulte, en s'appuyant d'un côté sur la psychanalyse sociale (Anne Bourgain, Olivier Douville) et de l'autre, sur les théories féministes du corps (Elizabeth Grosz, Michel Foucault, Judith Butler). Critiquant la rationalité économique moderne, l'auteure, en s'appuyant sur la figure du *skater* urbain, définit l'adolescent comme celui qui « rend possible la transformation du paysage urbain utilitariste et fonctionnel en un lieu hospitalier [...] qui dépasse les intentions du marché ainsi que celles de la marchandisation culturelle. » (p. 77). De fait, il s'inscrit dans l'espace-temps normatif imposé par les structures sociales puisqu'il les subvertit à l'aide de son corps. S'il est difficile de voir en quoi la figure du *skater* peut nous en apprendre davantage sur la virginité féminine en tant que telle, le concept de la volatilité du corps des filles emprunté à Grosz et les idées de Butler sur le sexe comme « représentant de cette matérialisation de normes de régulations » (p. 91) permettent en revanche de penser un autre système, non-binaire, qui ne serait pas basé sur les catégories séculaires du positif (le garçon) et du

négatif (la fille), de l'avoir (le garçon) et du manque (la fille). L'auteure admet cependant qu'il est très difficile pour la fille de s'approprier son corps dans une société qui a besoin de fictions régulatrices pour exercer le pouvoir sur les individus.

La dernière partie de l'essai, « Temporalités de la *parthenos* en tant que sujet liminaire », s'intéresse à la fille en tant qu'être désincarné au sein de la littérature contemporaine. Prenant appui sur cinq romans – *Vu du ciel* (1990) de Christine Angot, *Virgin Suicides* (1993) de Jeffrey Eugenides, *The Lovely Bones* (2002) d'Alice Sebold, *Drames de princesses* (2003) d'Elfriede Jelinek et *Apocalypse bébé* (2010) de Virginie Despentes –, Mihelakis montre que la *parthenos* qui ne correspond pas à l'idéal de la virginité au féminin est nécessairement mise à l'écart de ce que Butler nomme le « domaine de l'intelligibilité culturelle » (1993, p. 2). Ainsi, Angot présente l'ascension au ciel des filles violées comme soumise à une hiérarchisation des victimes. Séverine ne devient un ange que parce que, trop jeune, elle ignore tout de la sexualité lors du viol qu'elle subit. Le personnage de Ch., au contraire, qui est une fille pubère lors de son agression sexuelle, ne peut qu'être perçu par tous – y compris Séverine, devenue ange maléfique soumis au patriarche divin – comme une mauvaise vierge. Notons par ailleurs l'analyse fort intéressante que fait Mihelakis du roman de Despentes, qui subvertit la figure de la *parthenos* désincarnée en construisant une jeune fille qui préfère l'acte terroriste et le suicide à la soumission.

L'étude qu'offre Mihelakis est passionnante en ce qu'elle remet en question toute une tradition médicale, juridique, mythique et culturelle qui a toujours essayé d'entraver la liberté des jeunes filles en réglant leur temps par le biais du rite de passage qu'est la défloration. Si l'auteure a raison d'étudier ce que dit le discours médical antique – et j'ajouterais le discours philosophique, puisqu'ils sont inséparables durant l'Antiquité – du corps des jeunes filles, elle ne dit par contre presque rien du discours religieux (notamment chrétien) qui s'est pourtant toujours intéressé de très près au corps féminin. On aurait ainsi apprécié par exemple une réflexion sur le rôle essentiel que joue l'hymen dans les représentations culturelles judéo-chrétiennes de la virginité, notamment au Moyen-Âge. Par ailleurs, dans le but de mieux cerner les spécificités du devenir-femme hétéronormatif analysé tout au long de l'essai, il eût été bon de parler davantage de la virginité des hommes qui, elle aussi, s'inscrit dans un processus politique qu'il est nécessaire de révéler. Si la virginité des filles en tant que dispositif normatif a toujours été principalement « une affaire de jeunes filles », cela ne signifie pas que les garçons n'y sont pas assujettis jusqu'à un certain point, le mariage ayant été jusqu'à récemment pensé comme l'union d'un « garçon » et d'une « fille ».

Malgré ces quelques réticences, on ne peut que conseiller cette étude pleine d'intelligence à tous ceux qui se préoccupent – ou s'inquiètent – du pouvoir et des potentialités temporelles de la fille ; elle en détient de fait beaucoup, et le Chasseur de Jelinek le pressent, lui qui s'écrie après avoir tué sa proie : « Je ne lui ai pris que son temps, c'est amplement suffisant, et au fond, c'était ce qu'il y avait de plus dangereux en elle. »

Charles Plet Université de Montréal – Université Paris III Sorbonne-Nouvelle

\*\*\*

Kleppinger, Kathryn A. *Branding the "Beur" Author: Minority Writing and the Media in France, 1983-2013*. Liverpool: Liverpool UP, 2015. 271 p. + 13 p. of introductory material.

*La génération Beur* emerged in France in the 1980s. As a generation defined as being children or grandchildren of North African immigrants (i.e. Algerian, Tunisian, and Moroccan) to France during *les trente glorieuses* yet having a cultural identity distinctly

different from their parents and/or grandparents as well as from that of their counterparts born of European parents, this generation had a unique dual layer: did it belong to both French and Arab cultures or was it excluded from both of them? Added to this conflicting cultural identity were the escalating racial tensions in *les banlieues* amid the rising popularity of Jean-Marie Le Pen and Le Front National. It is with little wonder then that much was written by and about this generation. Adeptly responding to the call for much-needed clarity and a fresh perspective on *Beur* writing is Kathryn A. Kleppinger's *Branding the "Beur" Author: Minority Writing and the Media in France, 1983-2013*. Comprised of seven chronologically-structured chapters (Authorship at a Crossroads: The Changing Faces of French Writing, 1983–2013; Mehdi Charef and the Invention of *Beur* Writing; Competing Visions of Minority Authorship: Azouz Begag and Farida Belghoul; Eyewitness Narratives and the Creation of the *Beurette*; Rachid Djaïdani and the Shift from *Beur* to *Banlieue* Writing; Revising the *Beurette* Label: Faïza Guène's Ongoing Quest to Reframe the Reception of Her Work; and, Sabri Louatah and the *Qui fait la France?* Collective: Literature and Politics since 2007) that trace the thirty-year history of evolution and trends surrounding *Beur* writing, Kleppinger concentrates primarily on how the media in France, especially television interviews, have formed the basis of how *Beur* writing is perceived and received by the public. For example, which authors were featured or those who received repeat invitations for interviews stereotypically depended on whether or not the author's writing was judged sensational enough by the journalist and whether or not the *Beur* author was willing to speak to politics surrounding issues of immigration and identity or whether or not the topic was still "hot." Consider the case of Faïza Guène:

Despite the creativity of the plot and the careful development of the characters, *Du rêve pour les oufs* was not nearly as successful (commercially or critically) as *Kiffe kiffe demain*. It may have been too similar to Guène's first book, even if equally well constructed and tightly written. Guène's novelty as a surprisingly talented young author (of North African heritage and from the *banlieues*) had also worn off. Most of the coverage for *Kiffe kiffe demain* had appeared on variety shows (rather than on literary programming), and talk show presenters likely saw no reason to repeat a story they had already covered with Guène's debut novel. From a purely journalistic perspective, a second invitation would offer little that was new. (218)

Equally striking is Kleppinger's dissection of questions posed to Soraya Nini and Samira Bellil under the sub-heading of "The slippage between fiction and non-fiction":

As the parallels in the questions asked of Soraya Nini and Samira Bellil demonstrate, *Ils disent que je suis une beurette* and *Dans l'enfer des tournantes* were promoted as fundamentally similar texts. Each author appeared as a guest on thematic programmes about women in the *banlieues* and discussed her personal experiences (and in particular her suffering) growing up in these areas. Nini thrived as a theorist on the matter and readily discussed broad questions such as the "double culture" with which young girls in the community supposedly struggle and how important is it for them to find a way to declare their independence. Bellil focused more specifically on gendered violence in the *banlieues*, explaining in detail how poorly men treat women in this setting. Both women courageously stood up for themselves and for their peers despite feeling pressure from within their communities to keep silent about the problems they had overcome. (158)

Also of note is Kleppinger's examination of visual aspects, such as an author's body language during a televised interview, naturally prompting one to ponder how these visual aspects relate to the author's written text. These three examples only begin to scratch the surface of what Kleppinger's *Branding the "Beur" Author: Minority Writing and the Media in France, 1983-2013* has to offer. Without a doubt, it is a valuable resource for anyone interested in *Beur* writing, expressly in today's day and age of social media. Imagine the possibilities of teaching a course on *Beur* writing, having Kleppinger's analysis as a ready resource, and being able to access and scrutinize online literary interviews.

*Eileen M. Angelini*

*Fulbright Specialist (NY)*